



**HAL**  
open science

# L'humanitaire. Le temps des crises, les crises du temps.

Pierre Kremer

► **To cite this version:**

Pierre Kremer. L'humanitaire. Le temps des crises, les crises du temps. . Gwiazdzinski L. La ville 24h/24. regards croisés sur la société en continu, Editions de l'Aube, pp.199-206, 2003. halshs-01711307

**HAL Id: halshs-01711307**

**<https://shs.hal.science/halshs-01711307>**

Submitted on 17 Feb 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**L'humanitaire**  
**Le temps des crises, les crises du temps**  
In Gwiazdzinski L., 2003, *La ville 24h/24*,  
La Tour d'Aigues, L'Aube, pp.199-206

**Pierre Kremer (\*)**

*Etre de son temps, c'est déjà être dépassé*  
Eugène Ionesco

*Si l'humanitaire du XIXème siècle se reconnaissait dans « ce qui vise le bien de l'humanité », sa version contemporaine s'est lovée dans le modèle de « l'action restauratrice d'urgence ». Nourrir, vêtir, soigner, loger appellent des stratégies concrètes de réponses aux crises, servies par des professionnels nés pour agir, mobilisables à tout instant en France et sur tout point du globe. La pulsion humaniste devient une pulsion frénétique. Nécessité fait loi et la loi ne connaît pas de répit. Mais le paradigme de l'urgence, inscrit dans le temps des crises, n'est pas congruent avec les réalités de populations meurtries, vulnérables, laissées pour compte, qui requièrent une vision plus globale, un rapport au temps plus humain.*

Plus d'un milliard de personnes vivent avec moins d'un dollar en poche chaque jour ; 800 millions de mal-nourris, 30 millions de réfugiés ou de déplacés, les 20 % les plus pauvres du monde se contentent de 1 % des ressources de la planète (contre 86 % pour les 20 % les plus riches) ; 7 000 personnes meurent chaque jour du sida en Afrique ...

L'horizon du village planétaire est aussi un horizon de souffrances. Celles-ci, multiformes, se jouant des frontières, ont fait massivement irruption dans notre vie citadine, via l'information en continu, relayant les images de crises à l'étranger. Dans nos espaces mèneaux, ces images cohabitent avec celles, au coeur des villes, des exclus, sans-abri, sans-asile-fixe, RMistes et autres otages de la précarité et du chômage de longue durée. L'envers du décor apparaît par reflets, par bribes, pour mémoire, comme les témoins erratiques d'une « lumpensociété » de l'ombre.

L'humanitaire a partie liée avec une médiatisation croissante des crises qu'il accompagne. Dans ce temps des crises (du grec Krisis : « moment décisif, instant de choix »), se bousculent les files de réfugiés de Kigali et les naufragés de Paris, se font écho les roquettes de Jérusalem et les missiles sur Kaboul, se juxtaposent l'explosion de Toulouse et l'embrasement géant des *Twin Towers*.

### **Triomphe de l'urgence**

L'urgence commande. Des milliers de gens ont faim et soif, il faut leur donner à manger et à boire. Des populations sont exsangues après le déclenchement d'un conflit, il faut les protéger et les assister. Des villages sont rasés par une catastrophe naturelle, il faut secourir sans délai les sinistrés.

Le réflexe crise/réponse humanitaire immédiate fonctionne à merveille, comme l'atteste le succès éblouissant du mouvement « sans-frontériste » dans les années quatre-vingt. Conduit par les *French doctors*, leur essor coïncide avec l'avancée des idées

néolibérales et la marche vers la globalisation. Proclamant les bienfaits de l'individualisme, reconnaissant la société civile (collectivités territoriales, entreprises ... ) comme un acteur à part entière de la scène internationale, cette offensive idéologique s'accommode de ces nouveaux militants, malgré leurs allures de trublions.

Agir sur les corps, sauver des vies, sans se soucier des frontières, des situations politiques, des spécificités culturelles ou institutionnelles : l'humanitaire s'impose comme un moyen d'exorciser un malaise diffus. Ses médecins et secouristes sont désignés comme les délégués de nos consciences tourmentées devant la démultiplication des spasmes médiatisés de la planète. Ils sont le trait d'union entre la bonne volonté individuelle et la détresse globale.

Cette préoccupation monte également en puissance lorsque la misère frappe au coeur du territoire. La récession du début des

années quatre-vingt-dix se traduit par un décrochage de franges importantes de familles déjà fragilisées. La crise se matérialise physiquement dans les rues, sur les places publiques, dans les bureaux de l'ANPE. L'exclu est une victime et l'exclusion appelle une riposte d'autant plus urgente qu'elle est inconcevable dans les plis d'une société d'abondance. « Aujourd'hui, on n'a plus le droit, d'avoir faim ni d'avoir froid » (chanson des Restos du coeur).

Le secteur caritatif et les acteurs de l'humanitaire se mobilisent. Objectif : redonner sa chance à chaque exclu, le réhabiliter dans un statut de membre actif de la communauté, le rétablir dans le temps universel. En un mot, le normaliser.

### **Intervention humanitaire**

À chaque urgence humanitaire, intervention humanitaire, 24 heures après le déclenchement d'une crise, la logistique de la réponse immédiate doit permettre de dépêcher une équipe en tous lieux, par tous les temps, sur le théâtre où se joue le drame. Les ONG ont l'oreille collée à l'actualité. Leur siège prend le pouls du corps-monde, le bruit de sa rumeur et s'empare de ses moindres soubresauts. Les moyens doivent être prêts, « pré-positionnés », afin de pouvoir projeter sur tous les continents un camp de réfugiés « clés en main », une cuisine en kit, un centre de distribution alimentaire, une pharmacie équipée ou un hôpital de campagne.

Cette tension permanente se nourrit des nouvelles technologies de la communication et de l'information. Fini le temps où les crises mettaient plusieurs jours à prendre corps dans les esprits. Elles se déclarent désormais en temps réel. Mieux, on peut s'y connecter en flux continu, connaître ses évolutions, poser les questions directement avec le délégué sur le terrain, obtenir des témoignages « à chaud », vivre la crise en live. Comme si on y était.

Les méthodes de communication sont à l'avenant. Les fichiers marketing tournent à plein, s'échangent entre associations, si bien que ceux qui ont donné une fois, se retrouvent ensevelis sous un flot de lettres de relance. Pas de temps mort. La réactivité est la règle. À chaque crise, communiqué de presse assorti d'un appel à dons. Des gens souffrent, en France ou ailleurs, ils ont besoin de vous, donnez ! Photos à l'appui. Toute personne responsable, tout citoyen peut, doit échapper à l'inacceptable. Sur le mode de la compassion de préférence. Les campagnes de publicité le rappellent. Chaque personne, à son niveau, peut faire des miracles. Action contre la faim l'illustre judicieusement avec une campagne d'affichage qui montre une Africaine d'une maigreur alarmante d'un côté, la même femme ayant retrouvé un beau visage

de l'autre, avec comme signature: « Leïla, 100 francs après». Autre lecture du fameux « *time is money* ».

Donner n'est pas seulement un acte d'engagement, c'est de plus en plus un geste facile, salubre, conçu sur un registre de consommation, d'action par procuration. Sur l'internet, à toute heure, donner est aussi simple qu'un clic sur l'un des bandeaux qui font florès sur la cyberplanète.

L'expression de l'humanitaire épouse le rythme court, évacuant la réflexion pour n'avoir d'autres préoccupations que l'action. Efficacité et philanthropie. Tout de suite. Elle s'insère dans le flux de données qui saccadent le quotidien, se love dans l'accélération temporelle qui dynamise l'espace urbain. Les petites associations locales emboîtent Je pas, soutenues par des collectivités locales, souvent pour des microprojets ponctuels. Le combat contre la misère du monde s'enclasse dans la proximité.

La morale n'exclut ni le jeu ni le *fun*. Encore moins le spectacle comme l'a montré la mobilisation de stars internationales autour de Bob Geldof lors de la famine en Ethiopie ou, plus proche de nous, les rendez-vous désormais rituels du *Téléthon* et des *Enfoirés*. L'humanitaire est une communion, une sorte de consolation dans un monde de brutes.

### **Si loin, si proche**

« Pourquoi voulez-vous faire de l'humanitaire? Pour être utile et donner un sens à ma vie ». Ces échanges se reproduisent à l'envi dans les DRH des grandes agences humanitaires où les CV affluent. Dans l'embrouillamini idéologique ambiant, dans ce climat de dissolution des valeurs et de règne du relatif, l'humanitaire éveille des vocations. Il est vrai que le modèle du délégué humanitaire a tout pour plaire, surtout s'il officie à l'international. Plutôt jeune, ouvert d'esprit, empathique, capable de travailler en milieu instable, ferme dans ses convictions, sûr dans le jugement et le sens critique, courageux, généreux ... Le profil demandé augure de grandes aventures, des sensations fortes, des montées d'adrénaline, une vraie dimension humaine dans l'engagement. Rien à voir avec l'écoulement des jours où l'ennui guette, la passion s'affadit lorsque les moyens de s'étourdir dans l'action manquent parfois cruellement, aménageant un espace aux frustrations et à l'insatisfaction. L'humanitaire offre la promesse d'un autre nomadisme, moins frivole et porteur de sens. C'est une manière d'accueillir le monde dans son champ d'épanouissement, de valoriser sa condition de femme ou d'homme.

La solidarité de proximité ne revêt pas un aspect aussi fascinant. Bénévoles et volontaires s'avèrent moins aisés à recruter. Le militant cède peu à peu la place au «zappeur», à celui qui est prêt à donner un coup de main à condition d'être exempté de contraintes trop rigoureuses. La durée moyenne d'engagement d'un secouriste de la Croix rouge n'excède pas dix-huit mois. Le créneau de la solidarité résiste mal aux séductions des loisirs et de l'*entertainment*. Un phénomène surtout sensible chez les jeunes, qui privilégient la vie d'équipe stimulante et l'ambiance. Être utile tout en continuant à se faire plaisir. Pour les générations plus âgées, très actives, le sens du devoir et celui de la responsabilité sont plus spontanément invoqués comme motifs à l'engagement.

## **L'archipel des désaffiliés**

Où sont les pauvres? les indigents? les déclassés? Les chiffres l'attestent, la fracture sociale est loin d'être résorbée. Les riches s'enrichissent et les pauvres se paupérisent. Les villes abritent toujours des masses de détreffes, visibles ou invisibles. Cerné par des zones en relégation, troué par des îlots de solitude et d'abattement, le tissu urbain est morcelé. Or qui peut dire où vivent les exclus, les personnes et familles en souffrance?

Le monde de l'exclusion et de la précarité préfère l'ombre à la lumière, par pudeur ou par honte, le plus souvent, de celles et ceux qui en subissent les conséquences. Ou comment vivre à la fois malheureux et cachés. Certains intègrent même inconsciemment leur défaite. Comme s'ils validaient sans le vouloir leur statut de perdant au regard de l'esprit de compétition qui régit une bonne part des relations sociales.

Cachés aussi parce que les dispositifs humanitaires d'assistance et d'accueil n'ont pas droit de cité dans les centres historiques ou les lieux fréquentés. Les centres d'hébergement trouvent leur terre d'élection dans ces espaces neutres et anonymes qui se sont généralisés aux abords des villes. Derrière une grande surface ou dans une zone industrielle. Pour ceux qui ont un toit, direction les cités-dortoirs à la lisière des agglomérations, ou les appartements-hôtels de quartiers insalubres, promis à la démolition, parfois exploités par des marchands de sommeil. Sans oublier les squats, à géométrie variable, entre le « château » de carton, la cabane de fortune dans une friche industrielle, un campement sous un pont ou un échangeur d'autoroute. Pour les habitants de la rue, les repères temporels implosent. Le sommeil s'impose de lui-même, sans considération d'heure ou de lieu.

La misère se niche parfois à côté de nous, dans notre immeuble ou un immeuble voisin. Le voisinage n'est plus un cadre de communication et d'échange. En 1995, dans le 19<sup>e</sup> arrondissement de Paris, Georges était mort depuis plusieurs mois lorsque, alertée par l'odeur, la concierge a fait ouvrir la porte de son studio par les pompiers. Personne ne s'était aperçu de rien. Pendant ce temps, les charges continuaient à être débitées sur son compte.

L'exclusion appelle l'exclusion. Sans ressources, souvent « cassées » psychologiquement, murées dans un temps disloqué, les personnes démunies n'ont accès ni à la culture, ni aux loisirs. Leurs lieux d'habitation sont souvent mal ou pas desservis par les transports. Pour les plus vulnérables, c'est le Samu social qui assure la navette, le plus souvent le soir, et favorise la circulation de cette péri-communauté du dénuement. L'urgence sociale s'institue comme une fonction régulatrice au sein d'un archipel de désaffiliés qui s'enracine.

## **Retour aux temps humains**

L'humanitaire a vocation à sauver des vies, soigner des malades, créer des dynamiques vertueuses, apporter un réconfort, proposer une présence, une écoute, une solution transitoire à un problème ; il ne lui revient pas de juguler les crises, qu'elles soient politiques, sociales ou existentielles.

L'urgence semble aujourd'hui atteindre ses limites. Dans le champ international, priorité est donnée à une vision plus intégrée, entre analyse géopolitique, évaluation des besoins et réponse opérationnelle adaptée. Ce que l'action humanitaire perd en sensationnel, elle le gagne en maturité. Son éthique du courage et de l'engagement n'a pas varié. Ses

praticiens restent souvent les derniers à porter témoignage de tragédies oubliées en Sierra Leone, en Somalie, au Soudan, dans les deux Congo ou encore dans l'Afghanistan d'avant le 11 septembre 2001.

L'urgence sociale en France se recompose de la même façon. Les dispositifs mis en place suffisent désormais à gérer les flux, non à infléchir la tendance. La réponse simple et immédiate a fait long feu. Le temps est reconsidéré comme un allié et non plus comme une alarme qui commande d'agir vite en parant au plus pressé. À quoi bon l'hébergement d'urgence si les sans-abri sont chassés dès 8 heures du matin, contraints de replonger dans l'errance? Permettre à chaque personne d'accéder aux urgences du CHU, 24 heures sur 24, est certes un progrès décisif mais pour quel suivi sanitaire après la sortie de l'hôpital? L'action humanitaire dans la continuité : c'est ce qu'a cherché à mettre en place Xavier Emmanuelli au moyen de « pensions de famille ». Leur vocation serait d'accueillir des personnes en grande précarité matérielle et psychique, afin qu'elles puissent enfin se stabiliser, se reconstruire. Une sorte de cocon protecteur pour échapper à l'asphyxie de l'instant court, à la frénésie destructurante d'un monde qui s'accélère, d'un univers urbain qui cloisonne plus qu'il ne relie.

### **L'homme au centre**

Ce recours au temps humain, celui qui passe et « paresse », celui de la réflexion et de l'écoute, celui des jours et des nuits, anime également l'esprit de résistance qui a pris son essor ces dernières années. Ce souffle nouveau, éphémère pour les uns, porteur d'un nouveau radicalisme pour les autres, a longtemps été secrété - à côté des syndicats, cercles de réflexion, presse alternative - par la mouvance humanitaire tiers-mondiste, privilégiant la défense des droits sociaux et l'aide au développement durable. Mise en sourdine depuis la fin des années quatre-vingt, affaiblie par la montée en puissance des urgenciers, elle prend d'une certaine manière sa revanche aujourd'hui via le mouvement antimondialisation.

Ce dernier replace l'homme au coeur des débats et dénonce, sur un mode tour à tour savant et manichéen, l'iniquité foncière et le potentiel déshumanisant de l'ultralibéralisme mondialisé. Moins sensible à l'action pure, ce mouvement redonne vigueur et épaisseur à la parole, à l'analyse de la complexité. Il crée les conditions d'une compréhension cohérente, sur un mode contestataire, des interdépendances entre le local et le global. Entre la ville et le village planétaire.

Replacé dans un contexte urbain, l'humanitaire est à la fois perméable et garde-fou aux logiques de sociétés dominantes. Les souffrances constituent son champ de vision, autorisant une grille de lecture pertinente pour comprendre nos rapports au monde et aux autres, qui sont aussi des rapports au temps. Il fournit un angle d'approche sur le malaise qui affecte le fonctionnement des villes, appelant sans cesse à amplifier une morale de la cohésion sociale. À entretenir une certaine idée de la dignité, au regard de l'humanité qu'elles abritent.

(\*) Journaliste, Croix rouge française